

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Association française d'études chinoises

Ji Yun et son *Yuewei caotang biji*

Les Notes de la chaumière de la subtile perception

Jacques Dars¹

Ji Yun (Ji Xiaolan, 1724-1805), natif de Xianxian au Zhili (actuel Hebei), rejeton de famille aristocratique, se passionne dès l'enfance pour l'étude ; à sa précocité intellectuelle se joint bientôt un vaste usage du monde : à vingt-quatre ans, il est grand lauréat des examens provinciaux, à trente et un ans, docteur et membre de l'Académie Hanlin. Il entame alors, en 1764, une carrière brillante à la Cour mandchoue, car au lieu d'être envoyé en poste en province, il reste au gouvernement central sur vœu personnel de l'empereur Qianlong, qui admire sa vaste culture et ses talents d'administrateur.

Mais cinq ans plus tard, il est compromis dans « l'affaire Lu Jianzeng », du nom d'un haut fonctionnaire qui s'est trop enrichi dans la gabelle, et que Ji Yun prévient à temps... avant d'être à son tour dénoncé. Suivra un bannissement à Urumchi, au fond du Turkestan, l'actuel Xinjiang, et Ji Yun mettra à profit ce séjour forcé en enrichissant ses connaissances et en amassant nombre de matériaux divers qu'il utilisera plus tard, notamment dans son *Yuewei caotang biji*.

Il rentre à Pékin trois ans plus tard, comme rédacteur de l'Académie ; il devient même rédacteur en chef de la gigantesque encyclopédie *Siku*

1 Jacques Dars est Directeur de recherche au CNRS, URA 1067, 22 avenue du Président-Wilson, 75116 Paris.

quanshu, travail qui l'occupe treize années durant, et il reçoit de nombreuses et glorieuses promotions.

C'est Grand Précepteur du Trône et couvert d'honneurs qu'il s'éteint à quatre-vingt-deux ans. Son œuvre est aussi immense et diverse que ses connaissances, qui embrassaient la littérature, l'histoire, la philosophie, la politique, l'économie, la géographie, etc.

Mais, outre les travaux de commande, cet homme d'une curiosité et d'une culture exceptionnelles s'adonne toute sa vie à la rédaction d'ouvrages plus personnels. Dans ce domaine, celle de ses œuvres qui eut la plus profonde et durable influence est incontestablement le *Yuewei caotang biji* (littéralement : les *Notes au fil du pinceau de la chaumière où scruter les mystères subtils*, ou *Notes de la chaumière de la subtile perception*, l'idée sous-jacente étant que l'auteur perçoit, ou perce, certains mystères non accessibles aux autres), « notes » prises entre 1789 et 1798, où il rapporte de nombreuses expériences et relate tout ce qui lui paraît notable, assaisonnant le tout de commentaires souvent piquants.

Ce vaste recueil écrit « au fil du pinceau », c'est-à-dire au fur et à mesure et sans apprêt, en langue classique, de notes, d'anecdotes, de récits commentés, de *mirabilia*, etc., sera ultérieurement connu sous le titre global de *Yuewei caotang biji* ; la collection doit son nom à celui qu'avait donné Ji Yun à son cabinet de travail à Pékin, lorsqu'il habitait près du pont du Quartier du Tigre (*Hufang qiao*). Cependant, on montre encore à Urumchi, près du Lac-Miroir (*Jianhu*), les vestiges d'un cabinet de lecture homonyme (*Yuewei caotang*).

L'ouvrage se compose en réalité de cinq recueils analogues, intitulés :
— *Luanyang xiaoxia lu*, ou *Villégiature d'été à Luanyang* (Luanyang étant le nom d'un palais provisoire des Qing dans la villégiature de montagne de Chengde, où la Cour s'installait durant les chaleurs) ;
— *Luanyang xulu*, suite au volume précédent ;
— *Huaixi zazhi*, ou *Mélanges à l'ouest du sophora* (Huaixi, « À l'ouest du sophora », est le nom d'une résidence de fonction, appelée également Xiyuan, « Parc de l'Ouest », qu'occupa Ji Yun dans la banlieue

- ouest de Pékin, plus exactement au Yuanmingyuan à Haidian) ;
— *Rushi wo wen*, ou *Telle est l'histoire qui m'est parvenue* ;
— *Guwang tingzhi* enfin, ou *On peut toujours prêter l'oreille*.

Ces cinq recueils parurent successivement à partir de 1789 ; au début, ils furent diffusés individuellement, le succès étant tel à chaque parution qu'ils étaient aussitôt copiés à l'envi pour faire ce que nous nommerions des éditions pirates. C'est un disciple de Ji Yun, Sheng Shiyan, qui réunit les cinq recueils, soigneusement colligés, en un volume de cinq tomes coiffés du nom de *Yuewei caotang biji wuzhong*. Ce travail d'édition fut fait avec l'approbation de Ji Yun, et peut de ce fait être considéré comme l'édition originale définitive.

Le *Yuewei* comprend au total vingt-quatre rouleaux (*juan*), représentant en tout quelque mille deux cents rubriques ; sur ce nombre, un millier environ sont de caractère narratif ou anecdotique, le reste étant plutôt de caractère purement érudit. Du point de vue des thèmes, la répartition serait de plus de quatre cents histoires relatant des événements soit vécus par l'auteur, soit à lui rapportés par des membres de son clan, de sa famille ou de sa maisonnée. Un nombre à peu près égal lui fut transmis, comme il le confie dans la préface du recueil *À l'ouest du sophora*, lors de ces agréables réunions amicales où chacun s'efforce de captiver l'auditoire en contant quelque histoire hors du commun. C'est là qu'on remarque combien, au fil des ans, Ji Yun butina et amassa les notes, tant à Pékin qu'à Urumchi (une bonne centaine de rubriques se rapportent directement à ces contrées de l'Ouest dont il fut l'hôte forcé mais non indifférent).

Cette collection fut en son temps aussi célèbre que les recueils de contes de Pu Songling, et Cai Yuanpei pourra écrire que les trois œuvres littéraires les plus lues de l'époque mandchoue furent le *Shitou ji*, le *Liaozhai zhiyi* et le *Yuewei caotang biji*, dont il vante l'impeccable beauté formelle aussi bien que la richesse de contenu.

Stylistiquement, Ji Yun, qui s'efforce de revenir à une prose plus simple, voire dépouillée dans le goût des Han et des Jin, affirme ainsi son

opposition marquée à la recherche, voire à la sophistication d'un Pu Songling ; quant au fond, il apparaît étonnamment varié, et le fait que l'auteur ait eu accès à tant de documents secrets y contribua sans doute : Ji Yun, homme d'une curiosité universelle, choisit et consigne *mirabilia*, anecdotes, faits divers en tout genre, les rapporte avec art et sobriété, les agrément de réflexions originales, et porte souvent sur des phénomènes en apparence inexplicables un regard critique ou ironique des plus personnels et des plus intéressants.

1. Lumières²

Maître Aitang m'a dit avoir entendu parler d'un vieux clerc qui, cheminant nuitamment, rencontra soudain le fantôme d'un ami mort. Ferme et droit de nature, le clerc n'éprouva nulle frayeur, et s'enquit :

« Où allez-vous donc ? »

— Je suis, répondit l'autre, recors des Enfers, et comme je vais au Village du Sud en mission de capture, nous nous trouverons faire route ensemble. »

Ils s'en furent donc de conserve et parvinrent à une maison délabrée, dont le fantôme dit :

« Voici la chaumière d'un lettré.

— À quoi le savez-vous ? », demanda le clerc.

Le fantôme expliqua :

« Tous les humains étant absorbés dans la journée par leurs occupations, leur vraie nature est engloutie, et ce n'est que dans leur sommeil que, libres de toute pensée profane, brillent en toute clarté leur esprit originel et les lectures qu'ils ont emmagasinées, dont chaque caractère émet une lumière qui leur sort par tous les

2 L'édition utilisée ici est celle, en deux volumes, publiée en 1980 par Tianjin guji shudian. Elle reproduit l'ancienne édition lithographiée publiée autrefois par Wenming shuju. Les textes, choisis pour leur diversité et leur caractère représentatif, sont tous extraits du volume *Luanyang xiaoxia lu*.

pores de la peau : ainsi sont-ils nimbés d'un halo diffus, qui a le lustre d'un brocart. Des lettrés confucéens comme Zheng Xuan ou Kong Yingda, des écrivains comme Qu Yuan, Song Yu, Ban Gu ou Sima Qian, sont surmontés d'un éclat qui atteint le firmament et rivalise en brillance avec les astres et la lune. Puis viennent des lumières de plusieurs toises, puis de plusieurs pieds, et ainsi de suite jusqu'aux petites. Les plus minuscules ont un éclat aussi faible qu'un lumignon éclairant une croisée. Les hommes ne peuvent les voir, seuls les fantômes et les esprits ont cette faculté. Sur cette maison-ci brille une lumière de sept ou huit pieds, qui a permis ma conclusion.

— J'ai voué ma vie à l'étude et aux livres : quelle peut bien être la taille de ma lumière quand je dors ? », demanda le clerc.

Le fantôme hésita longuement à répondre, puis finit par dire :

« Quand je suis passé hier à votre école de village, vous faisiez justement la sieste. Je vous ai vu la poitrine bourrée de traités avec notes marginales et commentaires, de cinq ou six cents annales de dissertations d'examens, de soixante-dix ou quatre-vingts modèles de citations avec développements, de trente ou quarante résumés de compositions politiques... et tout ce fourmillement de mots formait une fumée noire qui recouvrait votre demeure ! Quant à vos étudiants récitant et lisant à haute voix, leur bruit était comme pris dans des nuées épaisses ou un brouillard impénétrable. Mais en vérité — et je pèse mes mots —, je n'ai point vu de lumière ! »

Le clerc le rabroua avec fureur, mais le fantôme s'en fut avec un grand rire.

[*Luanyang xiaoxia lu, juan 1, 1b, 2*]

2. Diable pendu

Histoire que m'a contée le ministre des Revenus Cao Zhuxu : son cousin, se rendant de She [au Anhui] à Yangzhou, fit en cours de route halte chez un ami. C'était en pleine canicule, et l'autre l'invita à s'asseoir dans le cabinet d'étude, fort vaste et frais ; le soir

venu, Cao eut grande envie d'y installer sa couche, mais son ami lui dit : « Il y a ici un gobelin, et y passer la nuit est impensable ! »

Pourtant, Cao voulut à toute force y rester.

À minuit, une créature se glissa en ondulant par la fente de la porte ; mince comme une feuille de papier, une fois dans la pièce, elle se déploya progressivement jusqu'à avoir allure humaine : c'était une femme.

Cao n'éprouvant pas la moindre peur, la créature ébouriffa soudain ses cheveux et tira la langue, figurant un démon pendu !

Cao lança dans un rire :

« Ce sont toujours des cheveux, juste un peu en désordre ; et c'est toujours une langue, juste un peu longue : quoi d'effrayant dans tout cela ? »

Tout à coup, elle empoigna sa tête et la déposa sur la table ! Cao rit derechef et reprit : « Tu n'avais déjà rien d'effrayant avec une tête, à plus forte raison sans tête ! »

À bout de ressources, la démonsse s'évanouit en quelques instants.

Sur le chemin du retour, Cao s'arrêta de nouveau au même endroit, et à minuit, juste comme la créature ondulante passait la tête par la fente de la porte, il s'exclama avec un crachat de mépris : « Quoi, encore cette répugnante créature ? »

Et finalement, elle n'entra point.

Voilà qui n'est pas sans évoquer l'aventure de Ji Kang ; et puis, on dit que les tigres ne dévorent pas les ivrognes, ces derniers ignorant la peur. D'une façon générale, quand on a peur, le cœur bat la chamade ; quand le cœur bat la chamade, l'esprit s'éparpille, et quand l'esprit s'éparpille, les démons en profitent pour occuper le vide. Quand on n'a pas peur, le cœur est ferme ; quand le cœur est ferme, l'esprit est intact, et quand l'esprit est intact, les forces délétères n'ont pas prise sur lui. C'est pourquoi celui qui rapporte l'aventure de Ji Kang écrit que « devant son esprit et sa volonté d'une sereine lucidité, le démon, honteux, céda ».

[*Luanyang xiaoxia lu*, *juan* 1, 6b, 14]

3. Divination défaillante

Le commissaire provincial³ Song Mengquan m'a conté ceci : quelqu'un qui sous les Ming était censeur des erreurs impériales eut un jour recours à la divination par la baguette⁴ pour savoir sa longévité.

Le verdict surnaturel fut qu'il mourrait tel jour de tel mois de telle année. Calculant que la date n'était pas éloignée, l'homme s'affligea fort, mais quand ce jour fut venu, rien n'arriva ; par la suite, passé à notre dynastie [Qing], il accéda au rang de ministre.

Se trouvant avec des collègues à une nouvelle séance de divination, voici que descendit l'esprit de l'autre fois, et l'homme demanda humblement comment le verdict avait pu rester sans effet ; une nouvelle réponse vint : « Vous n'êtes pas mort ? Qu'y puis-je ! »

Tête basse, le haut fonctionnaire resta longuement songeur, puis donna soudain à son attelage l'ordre de partir. Car la première date fatidique était le 19 de la troisième lune de l'an 1644⁵.

[*Luanyang xiaoxia lu, juan 2, 2b, 14*]

- 3 *Ancha*, pour *anchashi*, appelé vulgairement *nietai*, haut fonctionnaire chargé des affaires judiciaires d'une province.
- 4 *Fuji* : rhabdomancie, divination pratiquée au moyen d'une baguette en forme de T, dont deux personnes tiennent un bout ; un stylet suspendu à l'extrémité pendante inscrit la réponse sur le sable d'un plat. Les formes très variées que peut prendre cette réponse donnent lieu à d'innombrables interprétations, et ce genre de divination sophistiquée fut très en vogue chez les lettrés.
- 5 Cette date est celle de la mort du dernier empereur des Ming, Chongzhen, qui se pendit en son palais de Pékin, à la colline de Charbon ; elle marque la fin officielle de la dynastie. Le haut fonctionnaire, craignant pour sa peau, avait, lui, fait allégeance aux envahisseurs mandchous (au lieu de mourir loyalement, comme c'était « prévu », à la suite de son suzerain), et c'est ce qui lui vaut la raillerie de l'esprit.

4. Les eunuques travestis

Mon vieux domestique Wei Zhe tenait de son père l'histoire suivante : au début de l'ère Shunzhi [des Qing, 1644-1661], certain jeune lettré qui vivait à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix *li* de là, et dont il avait oublié le nom, mourut, ainsi que son épouse. Trois ou quatre ans plus tard, sa concubine mourut à son tour. Il se fit qu'un employé de la famille, voyageant nuitamment, alla s'abriter de la pluie et passer la nuit sous la galerie du sanctuaire du mont Sacré de l'Est. Comme en rêve — mais il ne rêvait pas —, il vit alors le jeune lettré, chargé d'une cangue, debout à l'entrée de la cour, suivi de son épouse et de sa concubine. Une manière de dieu des remparts et des douves, vêtu et coiffé comme tel, s'inclina devant la divinité du mont Sacré et dit :

« L'étudiant Untel est coupable d'avoir abusé de deux personnes ; mais il a par ailleurs le mérite d'avoir sauvé deux vies, et au total cela s'équilibre. »

La divinité du mont Sacré repartit avec fureur :

« Que deux personnes, par peur de la mort, supportent l'infamie, cela peut encore être traité avec indulgence ; mais que cet étudiant ait sauvé deux vies qu'il voufait justement souiller, cela n'appelle que le châtement : pourquoi dire que faute et mérite s'équilibrent ? »

Et d'un geste, il le congédia. Le jeune lettré et les deux femmes sortirent à sa suite.

L'employé, terrifié, n'osa souffler mot. Quand il fit jour, il rentra et relata l'histoire à la famille, mais personne ne fut en mesure de l'expliquer.

Or, un vieux valet s'exclama en pleurant :

« Extraordinaire ! Alors, en définitive, on l'aurait arrêté pour cette affaire ? Une affaire qu'avec mon père j'étais seul à connaître et qu'en raison des grands bienfaits que nous devons à notre maître, nous avons juré de ne jamais révéler ! Comme c'est arrivé

voici deux dynasties⁶, je peux maintenant revenir là-dessus et la raconter. Les deux maîtresses n'étaient en réalité femmes ni l'une ni l'autre. Sous l'ère Tianqi [1621-1627] de la précédente dynastie, après que Wei Zhongxian⁷ eut tué la favorite Yu, ses subordonnés s'emparèrent des demoiselles d'honneur et des eunuques du palais et les déférèrent secrètement aux services du Dongchang⁸, et leur mort fut atroce. Deux eunuques, nommés Fulai et Shuanggui, en réchappèrent, prirent la fuite et se cachèrent. Comme ils se trouvaient connaître mon maître, qui était justement à la capitale pour affaires, ils allèrent une nuit chercher refuge auprès de lui. Il les mena à une pièce secrète, et moi, je fis un trou à la fenêtre⁹ pour épier en cachette la scène. Mon maître leur dit : "Vous deux, votre voix et votre apparence sont entre homme et femme, et votre légère différence avec les gens normaux suffira à vous faire repérer et arrêter inmanquablement dès que vous sortirez. Si vous étiez déguisés en femmes, les policiers ne vous trouveraient pas... mais deux femmes sans mari hébergées chez quelqu'un risquent

- 6 La scène se passe sous l'ère Shunzhi, première ère de règne de la dynastie mandchoue ; les événements relatés par le serviteur se sont produits sous les Ming ; cela fait donc, si l'on veut, deux dynasties.
- 7 Wei Zhongxian (1568-1627), natif de Suning (préfecture de Hejian), puissant eunuque du palais, qui occupa de hautes charges sous l'empereur Xizong des Ming avant de diriger le Dongchang (dont il va être question plus bas) et, grâce à l'appui de la nourrice de Xizong, une dame Ke, de faire la pluie et le beau temps dans les affaires de l'État, prenant par exemple sur lui de mettre à mal tous les affiliés au parti dit du Donglin (de la Forêt de l'Est) ; il fut responsable de la mort de la concubine de Xizong, Zhang Yu, qu'il séquestra dans une aile du palais et laissa mourir de faim.
- 8 Dongchang : il s'agit d'un organisme de « services spéciaux », institué en l'an 18 de l'ère Yongle (1420), soit au début des Ming, et chargé de surveiller et réprimer les menées subversives, complots séditieux ou prétendus tels, rumeurs frondeuses, etc. ; en fait, cet appareil policier était dans la main des eunuques du palais, et ses agents faisaient régner la terreur par la cruauté de leur répression et de leurs supplices.
- 9 Les fenêtres sont tendues de papier plus ou moins huilé tenant lieu de vitre, et un doigt enduit de salive y fait sans peine un petit trou.

d'éveiller des soupçons et de vous perdre tout aussi fatalement. Comme vous êtes physiquement d'ores et déjà émasculés, au fond vous ne différez en rien de femmes ; si vous consentiez à l'humiliation de passer pour mon épouse et ma concubine, rien ne saurait vous arriver." Les deux fugitifs, aux abois, réfléchirent longuement à cette proposition, et l'acceptèrent en désespoir de cause. On leur procura donc vêtements et parures de femmes, leur troua les oreilles, auxquelles ils s'habituaient progressivement à porter des boucles ; en outre, on acheta de "l'onguent à amollir les os" et ils durent subir le bandage des pieds. Au bout de plusieurs mois, surprise, c'étaient deux femmes, et belles ! Alors, une voiture les ramena à la maison, et on raconta que mon maître les avait épousées à la capitale. Comme les deux créatures avaient longuement servi au harem impérial, qu'elles avaient en outre le teint fort blanc et beaucoup de grâce et d'élégance, il ne leur restait pas un soupçon de masculinité. De plus, comme l'histoire était absolument inimaginable, personne ne se rendit finalement compte de rien. On s'étonna seulement de ne pas les voir se livrer aux travaux d'aiguille, et on attribua cela à une orgueilleuse paresse due à la faveur dont elles étaient l'objet. Reconnaisantes de la seconde vie qu'elles devaient à mon maître, les créatures se montrèrent toutes disposées, quand les poursuites se furent calmées, à rester avec mon maître jusqu'à la fin... Mais en vérité, les beaux propos qui masquaient leur séduction, loin de susciter la pitié pour leur situation, appelèrent le châtement adéquat du dieu de la destinée. C'est un fait : les hommes, on peut les berner, mais les dieux ou les démons, on ne les berne point ! »

[*Luanyang xiaoxialu*, *juan 2*, 8b, 1]

5. L'ordonnance cachée

L'académicien du Ministère Yongning, ayant contracté une maladie qui l'épuisait et le tracassait fort, appela un médecin en consul-

tation, mais ne vit pas d'amélioration. Il en appela donc un autre, lequel demanda à voir la prescription ordonnée par le précédent médecin, mais on ne la trouva pas. Yongning se dit que la jeune servante avait dû la mettre ailleurs par inadvertance, et lui donna en grondant l'ordre de la chercher : « Si on ne la retrouve pas, menaçait-il, tu auras la bastonnade ! »

Il venait juste de se laisser retomber sur son oreiller pour se reposer quand une forme humaine apparut, à genoux sous la lampe, et lui dit :

« Veuillez ne pas donner la bastonnade à la servante, car cette prescription, c'est votre serviteur qui l'a cachée ! Votre serviteur est un prisonnier dont Vous avez révisé le procès et auquel Vous avez sauvé la vie lorsque Vous étiez juge provincial suprême. »

À la question : « À quoi bon cacher une prescription médicale ? », la réponse fut :

« Les médecins sont une corporation dont tous les membres se jaloussent, et où chacun s'efforce de faire différent de l'autre pour montrer son habileté. Le remède que Vous avez pris est le bon, mais comme au début Vous n'en avez essayé qu'une dose, il n'a pas encore fait d'effet. Si le médecin suivant avait vu l'ordonnance, il aurait inmanquablement prescrit le contraire pour se distinguer, et cela Vous eût été très préjudiciable : voilà pourquoi votre serviteur l'a subrepticement cachée. »

Sur le moment, Yongning se trouvait dans un état second, et n'imaginait pas que son interlocuteur pût être un fantôme. Au bout de quelque temps, il en prit enfin conscience, et la terreur le mit en rage. Il déclara alors que la prescription précédente était bel et bien perdue, qu'il en avait oublié la teneur, et demanda au second médecin de lui faire une nouvelle ordonnance. Or, lorsqu'il vit le médicament à prendre, il constata que c'était le même que la première fois ; il en prit donc plusieurs doses de suite, et la maladie disparut comme par enchantement.

Lorsque Yongning était gouverneur d'Urumchi, il me conta personnellement cette histoire et conclut : « Voilà un fantôme dont on peut dire qu'il connaît à fond le train du monde ! »

[*Luanyang xiaoxia lu, juan 2, 9b, 9*]

6. Accusation spectrale

En l'an 15 de l'ère Qianlong [1750], des objets de jade ayant disparu du trésor impérial, on interrogea tous les gardiens des cours et des parcs. Lors de l'enquête, l'un d'eux, nommé Changming, parla soudain avec une voix d'enfant et dit : « Il n'y a eu nul vol de jade, mais bel et bien crime, et je suis, moi, l'esprit de la victime ! »

L'enquêteur, effaré, le fit transférer au Ministère de la Justice. À l'époque, [mon père] le sieur de Yao'an y était sous-directeur du Bureau du Jiangsu, et il mena l'instruction avec Yu Wenyi et autres.

L'esprit déclara :

« Je m'appelle Erge, j'ai treize ans, et j'habite Haidian ; mon père se nomme Li Xingwang. Au Nouvel An de l'année dernière, Changming m'emmena voir la fête des Lanternes, et au retour, en pleine nuit et dans un endroit désert, voulut prendre des libertés avec moi. Je le repoussai de toutes mes forces et le menaçai de tout dire à mon père en rentrant : sur quoi, il m'étrangla avec sa ceinture, puis m'enterra au bord de la rivière. Mon père, qui soupçonnait Changming de m'avoir séquestré, porta plainte auprès du censeur impérial des patrouilles suburbaines, et l'affaire fut transmise au Ministère de la Justice. En l'absence de tout témoignage, décision fut prise de continuer à rechercher le meurtrier véritable. Or, mon esprit suivait Changming en permanence, mais à quatre ou cinq pieds derrière, car j'avais l'impression de me brûler à une flamme si j'approchais davantage. Par la suite, la chaleur s'atténua quelque peu et j'arrivai progressivement à deux ou trois pieds, puis, petit à petit, à un pied environ. Et hier, ne

sentant plus de chaleur du tout, j'ai enfin pu le posséder. »

Il dit encore qu'au début de l'enquête, son esprit avait suivi Changming au Ministère de la Justice, et il en montra l'office, qui était celui du Bureau du Guangxi. Quant à la date qu'il indiqua, c'était effectivement, on le vérifia, celle de cette ancienne affaire. On lui demanda où était son cadavre : il se trouvait, dit-il, près de tel saule sur la berge ; en creusant là, on le trouva en effet, et encore intact de corruption. Son père, appelé pour le reconnaître, s'exclama, bouleversé : « C'est mon fils ! »

L'affaire avait beau être un tissu d'in vraisemblances, toutes les preuves, elles, étaient authentiques ! De surcroît, au cours de l'enquête, quand on appelait le nom de Changming, répondait soudain la voix de Changming, mais comme dans un rêve ; quand on appelait Erge, répondait soudain la voix de Erge, mais comme en état d'ivresse. Après de multiples interrogatoires et contre-interrogatoires, le coupable finit par avouer. En outre, d'interminables entretiens entre le père et le fils, portant sur les affaires de la famille, ne laissèrent aucun détail dans l'ombre. La cause étant entendue, un véritable acte d'accusation fut transmis aux autorités, qui fixèrent la peine conformément à la loi.

Le jour du verdict, l'esprit ne se tint plus de joie, et comme Erge avait été colporteur de gâteaux, voici qu'il se mit tout à coup à clamer :

« Gâteaux de riz !

— Il y a longtemps que je n'ai plus entendu cela ! dit son père en pleurant. C'est tout à fait sa voix lorsqu'il était vivant ! »

Et il lui demanda :

« Mon fils, où vas-tu aller ?

— Je ne le sais pas moi-même, mais pour le moment, je pars ! », fut la réponse.

Après quoi, à toutes les questions qu'on fit, Changming ne répondit plus avec la voix de Erge.

[*Luanyang xiaoxia lu, juan 2, 3a, 10*]

Caractères chinois

Aitang 愛堂
ancha(shi) 按察(使)
Ban Gu 班固
Cai Yuanpei 蔡元培
Cao Zhuxu 曹竹虛
Changming 常明
Chengde 承德
Chongzhen 崇禎
Dongchang 東廠
Donglin 東林
Erge 二格
fuji 扶乩
Fulai 福來
Guwang tingzhi 姑妄聽之
Haidian 海淀
Hanlin 翰林
Hejian 河間
Hufang qiao 虎坊橋
Huaixi zazhi 槐西雜誌
Ji Kang 嵇康
Ji Yun (Ji Xiaolan)
 紀昀 (紀曉嵐)
Jianhu 鑑湖
Ke 客
Kong Yingda 孔穎達
Li Xingwang 李星望
Liaozhai zhiyi 聊齋誌異
Lu Jianzeng 盧見曾
Luanyang xiaoxia lu
 灤陽消夏錄

Luanyang xulu 灤陽續錄
nietai 臬臺
Pu Songling 蒲松齡
Qianlong 乾隆
Qu Yuan 屈原
Rushi wo wen 如是我聞
She 歙
Sheng Shiyan 盛時彥
Shitou ji 石頭記
Shuanggui 雙桂
Shunzhi 順治
Siku quanshu 四庫全書
Sima Qian 司馬遷
Song Mengquan 宋蒙泉
Song Yu 宋玉
Suning 肅寧
Tianqi 天啟
Urumchi (Wulumuqi)
 烏魯木齊
Wei Zhe 魏哲
Wei Zhongxian 魏忠賢
Xiyuan 西苑
Xizong 熹宗
Xianxian 獻縣
Yangzhou 揚州
Yao'an 姚安
Yongle 永樂
Yongning 永寧
Yu 裕
Yu Wenyi 余文儀

Yuanmingyuan 圓明園
Yuewei caotang 閱微草堂
Yuewei caotang biji
閱微草堂筆記

Yuewei caotang biji wuzhong
閱微草堂筆記五種
Zheng Xuan 鄭玄
Zhili 直隸

Résumé

Jacques DARS : Ji Yun et son *Yuwei caotang biji*. Les *Notes de la chaumière de la subtile perception*

Ji Yun, 1724-1805, haut fonctionnaire de la dynastie Qing, joua un rôle de premier plan dans la vie intellectuelle chinoise du XVIII^e siècle. Membre de l'Académie Hanlin et lettré éminent, il fut rédacteur en chef, treize années durant, de l'immense encyclopédie *Siku quanshu*, charge qui lui permit d'avoir accès à d'innombrables documents et à des sources historiques secrètes. En dehors de cette brillante carrière mandarinale, sa curiosité universelle le poussait à profiter de toute situation — même, par exemple, de son exil temporaire au Turkestan — pour acquérir des connaissances de première main, et, dans bien des domaines, il se montra écrivain prolifique.

Durant des décennies, il amassa patiemment des quantités considérables de matériaux bruts concernant les us et coutumes, la société, le folklore, etc., prenant ainsi des « notes au fil du pinceau » qui furent réunies et publiées en cinq volumes sous le titre général de *Yuwei caotang biji*. Ces « notes » abondantes (quelque mille deux cents rubriques) traitent de *mirabilia*, de phénomènes rares ou étranges, d'histoires d'esprits et de démons, de récits d'événements surnaturels, et sont couchées dans un style classique simple et direct — en opposition déclarée à la sophistication d'un Pu Songling. Son livre, assorti de commentaires hautement personnels, est en soi d'un exceptionnel intérêt ; il nous donne en outre un rare aperçu sur la vie spirituelle d'un membre représentatif de la classe des lettrés du milieu de l'époque mandchoue.

Abstract

Jacques DARS: Ji Yun's "*Notes of the Yuwei Ermitage*"

Ji Yun, 1724-1805, a high official of the Qing dynasty, played a significant role in the intellectual life of the 18th century China. A member of the Hanlin

Academy and a prominent scholar, he was appointed for thirteen years editor-in-chief of the giant encyclopaedia *Siku quanshu*, an appointment which granted him access to innumerable documents and secret historical sources. Apart from that brilliant “mandarinal” career, his versatile curiosity prompted him to take advantage of every situation — even, for instance, his temporary exile in Turkestan — to acquire first-hand knowledge, and he was on many subjects a prolific writer.

During decades, he patiently collected a huge amount of materials on local customs, society, folklore, etc., taking “random notes” (*biji*) which were published in five different volumes under the global title of *Yuewei caotang biji* (Notes of the Yuewei Ermitage). These abundant “notes” (some 1,200 entries), dealing with *mirabilia*, rare or strange phenomena, stories of goblins and spirits, tales of the supernatural, he wrote — in declared opposition to the sophisticated style of Pu Songling — in a plain, straightforward classical style. His book, enhanced by most personal commentaries, is of exceptional interest in itself and also affords us a rare glimpse into the mind of a typical member of the literati class during the middle Mandchu period.